

LE THÉÂTRE

par *Paroles françaises*
N° 14
54

CLAUDE JAMET

ŒDIPE

D'ANDRÉ GIDE

..et MAGUELONE, de Maurice CLAVEL
AU THÉÂTRE MARIGNY

ON me permette de me fier : une fois n'est pas coutume. Pour les quatre-vingts ans de Gide, il y a deux ans, ne scène parisienne ayant cru de voir monter le Retour de l'enfant prodigue : « Le théâtre, notais-je, ne figure sans doute pas la part la plus heureuse ni la plus nécessaire ans l'œuvre de ce grand écrivain. Il y avait le choix, cependant, entre son « Roi (Andaule) », son « Sâül », et (surtout) cet « Œdipe » dont je ne me souviens pas qu'il ait jamais été repris, à Paris du moins, depuis les « Hittites ». En ce moment du siècle où le torrent splendide du Verbe claudélien déferle comme on sait sur nous, il eût été au moins intéressant de voir ce que son vieil adversaire, sur le mode mineur, pouvait lui opposer : quel bruit de sourde aurait fait sa voix à nos oreilles, quel chemin, ou quel lit, elle aurait su s'ouvrir dans nos cœurs d'aujourd'hui.

C'est chose faite, maintenant. Grâce en soient rendues à Jean Vilar, ainsi qu'à l'hospitalité du Théâtre Marigny. Et tant pis si j'ai l'air de me donner à moi-même un prompt démenti. A propos des « Caves du Vatican », j'avais parlé de caveau mortuaire, d'obsèques nationales d'un chef-d'œuvre ; mille condoléances ; pis que prendre Si le cri : vive « Œdipe » pour changer, ce n'est pas parce que son père est mort dans l'intervalle. Il n'y a pas plus menteur qu'une oraison funèbre. Non. C'est tout bonnement que j'étais sorti des « Caves » déçu, et qu'« Œdipe » m'a surpris dans l'autre sens. Je n'ai pas d'autre parti pris que d'être sincère avec moi-même, au jour le jour. Les « Caves » du Français, sans lumière, sans feu, sans âme, m'étaient semblées tristes comme les catacombes, et je l'ai dit. Pourquoi ne dirais-je pas qu'« Œdipe » m'est apparu plus vivant, plus jeune, plus amusant — et excitant — que jamais ?

Ce n'est pas une tragédie, entendons-nous. André Gide ne prétendait pas refaire l'« Œdipe Roi » de Sophocle, qui suffit. Qu'on s'y reporte. Il s'est contenté, pour sa part, d'en esquissier, d'un crayon léger et malin, une sorte de commentaire, en marge du vieux texte. Commentaire très libre, et qui semble d'abord parodique. « Il y a quelque chose de peuri dans le royaume », annonce ce Créon, qui se souvient d'avoir traduit « Hamlet ». Et le chœur lui répond en citant La Fontaine : « La peste, puisqu'il faut l'appeler par son nom... ». Œdipe est plus trivial et ses empressements : « Si je connaissais le cochon qui... ». Et Polynice « res foule » (le complexe d'Oreste sans doute) ! Et Antigone parle d'« entrer dans les ordres » ! Et Étéocle a publié (à la « Nouvelle Revue Thébaine », probablement) une étude remarquable sur « le Mal du siècle », avec ce sous-titre : « Notre inquiétude » !

A ces traits, et vingt autres astures de même calibre, on ne s'étonne pas trop que la critique, comme le public de 1932, aient pu se méprendre et ne voir dans la pièce de Gide qu'un opéra-bouffe sans musique, une manière de « Belle Hélène » pour beaux esprits, moins drôle que l'autre. Sans doute, après « la Guerre de Troie » de Giraudoux, la « Machine infernale » de Cocteau, l'« Antigone » d'Anouilh, ou « les Mouches » de Sartre, sommes-nous mieux préparés aujourd'hui à ces jeux. Chacun sait que l'anachronisme est une des causes de notre théâtre : notre esprit s'y est fait, comme notre oreille à la musique dissonante. Nous en sourions encore au passage ; il ne nous masque plus le sérieux qui peut être par derrière. « Croire et détruire », disait Montaigne. Nous savons qu'un auteur, s'il lui plaît, peut nous délivrer le plus précieux de son message par le truchement de l'humour, dans un équilibre de l'œil, et comme se moquant de lui-même. (Voir « Paludes ».)

C'est ainsi que dans « Œdipe », sans la transposition plus ou moins ironique, nous reconnaissons sans mal quel que-uns des thèmes auxquels André Gide tenait le plus. Écoutons, par exemple, ce dialogue de Polynice avec sa sœur Antigone : « Mais ce Dieu que tu dis, existe-t-il en dehors de toi ?... Oui, puisque c'est Lui qui m'attire... Simple reflet de tes vertus... Comment ne pas nous souvenir d'Alexis et Jérôme au jardin de la

« Porte étroite » ? De même, quand Œdipe se vante d'être bâtard sans famille, sans patrie, « jailé de l'inconnu ; plus de passe, plus de modèle, rien sur quoi m'appuyer », nous comprenons très bien qu'il reprend la face à Créon le « bien-pensant » la vieille « querelle du peuplier », de Gide contre Maurras et de Barrès des « Deracines ». « Personne à qui ressembler, que moi-même. Que m'importe, à moi, si je suis ou Grec ou Lorrain ? »

L'auteur, évidemment, se préoccupe moins du drame, dont il laisse flotter le fil entre ses doigts nonchalants, que de dresser la figure idéale du héros selon son cœur. Œdipe, au premier acte, se pose devant nous d'abord comme l'homme heureux — « quarante ans d'âge, vingt ans de règne » — heureux surtout d'avoir conquis son bonheur sans les dieux, contre les dieux peut-être. Il en est fier et orgueille. Il en donne des leçons à ses fils, et ce sont celles-là mêmes des « Nourritures terrestres » : « Pour se grandir, il faut porter loin de soi ses regards. Et puis ne regarder pas trop en arrière ». Non pas le plaisir, Nathanaël, mais le désir, l'inquiétude. L'essentiel est d'être libre, ou, mieux, de se libérer, de rompre, de partir, un beau matin, tout seul, comme l'Étranger prodigue, à la recherche de soi-même. Et quand, sur votre route, vous rencontrez le Siphon, il n'est qu'un seul mot de passe, pour le vaincre, toujours le même ; et c'est l'homme.

Et telle serait donc, on fin de compte, la vraie morale de « l'immorale », qui se moque des morales ; et le « mal » de Gide. On se sent même qu'il y a là, dans son « Œdipe », une authentique grandeur, qui scintille d'ailleurs au dénouement. En vain, Tirésias le convie au repentir. De quoi ? Ce qu'il a fait, il ne pourrait pas ne pas le faire. « Pas assés que le Inasse né, le plige était tendu, pour que j'y dusse trancher ». La seule honte qu'il ressent, est celle d'avoir été manœuvré, sans même qu'il se croyait le plus autonome. « Très lâche travail de Dieu, tu ne me parais pas tolérable. Et maintenant, suis-je encore assés ? L'oracle a-t-il prédit ce que je devais faire à présent ? » Si Œdipe se crève les yeux, ce n'est point pour expier des crimes involontaires, c'est afin d'échapper à un « geste fou » — par cet acte gratuit — au Dieu qui l'enveloppe, et se retrouver libre, enfin, dans un malheur qu'il a choisi et qu'il assume. Libre dans le renoncement total.

C'est M. Jean Vilar qui joue Œdipe, quel admirable acteur ! La diction impeccable, la taille, la voix nuancée, l'esprit, l'intelligence, la présence, il a tout... Quand aura-t-il, à Paris, la scène que son talent mérite, et dont il ferait certainement une des premières ?

Je dois à la vérité de signaler que le spectacle actuel du Marigny commence par un « poème dramatique » de M. Maurice Clavel, « Maguelone », qui nous est présenté comme « une de ces tentatives de tragédie moderne où les personnages en veston et petite jupe s'expriment, par une sorte d'élargissement de l'âme et de température de crise, tout naturellement, par un langage rythmé... soit en vers libres, soit en vers réguliers de plus ou moins de pieds ». Mais c'est les nôtres qu'ils cassent !

Il s'agit, paraît-il, d'une rencontre nocturne et d'un grand débat contradictoire en 1940, au bord de la Méditerranée (qui n'en peut mais) entre un homme de droite, vieillesse mais honnête, et un « immense tribun » (sic) de la gauche, qui veut rejoindre les forces de la France Libre... Un assaut d'éloquence, terrible, dans les ténèbres. Un plat de résistancialisme (réchauffé) en hors-d'œuvre. Et ce dure trois quarts d'heure, dans le style de « la Fille de Roland », ou de « l'Aiglon » dans Flambeau. Motte clairon, mottie mirillon.

Les acteurs font ce qu'ils peuvent. Mme Madeleine Renaud recite le Prologue. M. Jean Servais, généreusement, prête une voix de mélo-cas au noble Vieillard (de gauche). M. Jean-Louis Barrault, en pull-over, a des effets de torse et quelques jolis mouvements du menton.

La plus favorisée de beaucoup est Mlle Elena Labourette (ou Gitanne) ; son rôle est mince.